L'ABBAYE DE CARROW

I

L'abbaye de Carrow était une de ces belles constructions du temps d'Elizabeth, comme on en rencontre encore dans les coins les plus retirés de l'Angleterre, également éloignée du commérage des villes, du bruit des affaires et du tumulte de la vie vulgaire. Comme une grave donairière, elle s'était isolée loin d'une société et de modes qui ne sont plus celles de sa jeunesse.

La maison était bâtie de pierres et de briques, à peu près en forme d'H. Elle avait des pignons élevés et gracieux, et deux ailes flanquées de tours ornées d'écussons aux armes et au chiffre du fondateur, mais quelque peu effacés par la lime du temps ou cachés par le lierre épais et les plantes parasites qu'on avait laissé grimper aux murailles.

L'entrée principale, qui faisait face au midi, consistait en un portique et une tour fort haute, percée, à chaque étage, d'une fenêtre en saillie, et terminée par des créneaux et une plate-forme où, pendant les guerres civiles on avait hissé du canon pour la défense des habitants.

Il avait été interdit aux architectes et décorateurs modernes de rien changer à l'arrangement et à l'ameublement de ce séjour. Les hautes chambres à boiseries de chênes conservaient encore les portraits de ceux qui y avait vécu et qui y étaient morts; et si les originaux avaient pu sortir des caveaux de l'église voisine, où ils reposaient pour la plupart, ils eussent trouvé les mêmes fauteuils à hauts dossiers, les mêmes armoires richement sculptées, les mêmes tables massives, les mêmes tentures et tapisseries de voours (un peu plus fanées, pourtant, par le temps et les rayons du soleil qui entraient nonchalamment à travers les étroites fenêtres), enfin les mêmes lits à baldaquins, et les mêmes prie-Dieu qu'ils y avaient vu de leur vivant.

Il n'y avait de changé que le propriétaire.

Le vaste parc qui environnait l'abbaye était bien boisé creusé en vallons, bosselé de collines, coupé de larges clairières qu'égayait le soleil, et où brouillaient joyeusement les daims et les chevreuils, le matin quand la rosée brillait encore sur l'herbe. Puis ils se retiraient à l'ombre, en vrai épicuriens, pour digérer leur repas à la sir.

Toutes choses autour de l'abbaye avaient un air de respectable antiquité. Les chênes étaient les géants de leurs espèce; les noirs sapins, les mélèzes et les hêtres archaïques paraissaient au moins contemporains de Pérouse; les treux mêmes, dont les ancêtres avaient pendant des siècles construit leurs nids dans l'épais feuillage, ne semblaient pas des oiseaux vulgaires; leur mine aristocratique et vénérable vous rappelait involontairement un grave chapitre de chanoines. Il y avait quelque chose d'ombrageux et de moelleux dans leurs croisements. A les voir voler nonchalamment à travers ce domaine, vous eussiez dit qu'ils savaient être une caste privilégiée à l'abri des fusils des jeunes flâneurs et des chasseurs, qui craignaient trop sir William Mowbray, le maître Carrow, pour se permettre de tirer un

coup de feu sur ses terres, chose qu'il n'eût pas soufferte.

Ce n'est pas à dire que le baronnet ne fût pas chasseur; au contraire, il ne sortait jamais avec un fusil, et ne gardait pas non plus son gibier pour les personnes qui venaient lui rendre visite. A l'exception du ministre de la paroisse, qui avait été son condisciple à Oxford. Il ne recevait personne. Sa vie était aussi solitaire que le manoir qu'il habitait. Les livres étaient ses principaux compagnons, et il n'en désirait pas d'autres.

Aussi tout le domaine, au grand ennui des fermiers, regorgeait de gibier. Ils se plaignaient hautement des déprédations de ces bêtes quand venait l'audition annuelle des comptes; mais sir William était un maître si facile et il faisait de si considérables remises pour le tort causé aux récoltes par les lièvres et les faisans, (nous ne comptons pas les freux), qu'ils étaient obligés de paraître contents. Nous disons paraître, car il est aussi difficile de trouver un fermier qui ne se plaint pas qu'un charlatan politique sans partisan. Le grognement semble leur tonique habituel.

Quoiqu'il fut le plus grand propriétaire du comté, le baronnet ne se mêlait jamais des élections, et laissait ses fermiers voter à leur idée. Il franchissait rarement les limites de son parc, si ce n'est le dimanche matin, où il se rendait à l'église paroissiale par un sentier désert, et prenait place dans la petite galerie ornée de rideaux qui faisaient face à la chaire. Il arrivait ordinairement le premier et se retirait le dernier, de sorte que les villageois n'avaient que de rares occasions d'entrevoir leur excentrique et solitaire seigneur.

Ils le connaissaient pourtant par ses charités sans bornes. Ce cœur fermé au monde restait ouvert aux cris de la détresse.

La maison de sir William consistait en une douzaine de domestiques, dont la plupart avait vieilli au service de la famille. Elle était beaucoup plus nombreuse à l'époque où il se retira du monde; mais il avait refusé de remplacer ceux qui mouraient ou le quittaient; il ne pouvait souffrir une figure étrangère.

Toutefois, cet homme qui vivait tellement isolé que son nom semblait effacé de la mémoire de ses amis, possédait des talents qui eussent fait la gloire du parlement; une énergie capable de diriger les efforts d'une grande nation, une fortune suffisante pour rassasier un avare et une réputation aussi pure que le nom de ses ancêtres.

Douze ans avant le commencement de notre histoire, sir William Mowbray, alors à la fleur de l'âge, avait reçu une de ces blessures dont peut guérir un esprit grossier, mais jamais une âme sensible.

Sa femme, qu'il aimait passionnément, avait pris la fuite avec l'homme qu'il croyait son plus fidèle ami; et pour ajouter s'il est possible à cet outrage, elle avait emmené avec elle son enfant, héritier du nom et de la fortune des Mowbray.

Grande fut la surprise de monde fashionable; car l'honorable capitaine Lucas, le séducteur, n'était pas moins inférieur au baronnet, sous le rapport des grâces qui gagnent le cœur de la femme, que sous celui des mâles vertus qui savent conserver cette conquête. Sous des dehors aimables, il cachait un caractère égoïste; c'était un